

le goût à Lyon ; les programmes doivent sévèrement écarter toute œuvre qui porterait en elle l'intention de forcer un succès facile par de regrettables concessions. Nos Concerts doivent rester purement classiques, et seuls les chefs-d'œuvre incontestés de l'école moderne doivent y trouver place, au milieu des grandes œuvres classiques.

La tentative de Padeloup, à Paris, a suffisamment démontré combien vite se forme l'éducation du goût. Quatre orchestres attiraient, chaque dimanche, une foule de plus en plus nombreuse, dans une ville où si peu de temps avant la salle du Conservatoire s'ouvrait, une fois par mois, devant un petit nombre de privilégiés. Et, encore, devons-nous constater que le succès atteignit son apogée à l'époque où l'orchestre fournissait tout le concert sans avoir recours aux artistes étrangers, aux solistes et aux chœurs.

Avant d'aborder l'étude des œuvres interprétées dans nos Concerts, il est juste de rappeler avec quelle touchante abnégation nos excellents professeurs Aimé Gros, Luigini, Holtzem, Ribes, Grillon, M<sup>mes</sup> Mauvernay et Pouget ont oublié toute rivalité, pour grouper les éléments d'une belle masse chorale et d'un excellent orchestre.

L'oubli des discussions d'école et des questions personnelles pour l'amour du grand art fait le plus grand honneur à nos professeurs. C'est, du reste, le propre des véritables artistes de se placer au-dessus des jalousies mesquines.

Si les difficultés étaient grandes pour réunir des chœurs suffisants, eu égard au peu de temps dont on disposait, on ne pouvait avoir les mêmes préoccupations pour l'orchestre. Luigini a créé et discipliné une phalange d'instrumentistes supérieure certainement à tout ce que nous nous rappelons avoir jamais entendu à Lyon.

On n'a plus à faire l'éloge de l'harmonie : flûtes, hautbois,